Ziglôbitha,
Revue des Arts, Linguistique,
Littérature & Civilisations
Université Peleforo Gon Coulibaly - Korhogo

Effets pervers du racisme aux États-Unis dans *Go Tell it on the Mountain (1953)* et *Going to Meet the Man (1965)* de James Baldwin : Conflits sociaux et traumatismes identitaires

KONAN Marc
University Félix-Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire
marckonan2016@gmail.com

Résumé : La présente étude a pour objectif de mettre à nu les difficultés d'intégration des Noirs au sein de la société Américaine. Rappelons que la question du racisme a fait l'objet de plusieurs études. Par exemple, dans sa thèse intitulée « La place et l'utilisation de l'Afrique dans le processus identitaire des Noirs américains : discours interprétatif et négociation culturelle » (2002), Konaté Kangbai fait une étude comparative des immigrés noirs et des Africains-Américains. Pour aller de l'avant, dans son ouvrage *La Force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles* (1988), Pierre-André Taguieff analyse les diverses théories « raciales » et « racistes » et leurs « doubles » opposés, c'est-à-dire les idéologies anti- racistes. Les travaux cités plus haut ne relatent pas avec précision la vie misérable des Noirs. C'est cette insuffisance que nous comblons à travers cette étude. Dans le cadre de ce travail, nous avons opté pour la sociocritique. Elle met en relation la structure textuelle et les réalités sociales en fonction de la société. Á travers ce travail nous entendons susciter la réflexion autour de la thématique du racisme afin que la situation des Noirs change. Retenons que le conflit social est lié à la carence de besoin insatisfait. Qu'elle soit réelle ou imaginaire, cette sensation de manque est causée par l'insatisfaction physiologique comme la faim, l'insécurité ou le sentiment d'insécurité, les problèmes affectifs (cas de John Grimes dans *Go Tell It on the Mountain)* , la non-intégration ou le rejet (problèmes de socialisation et difficultés d'intégration à la famille, à la communauté noire, à l' Église, au groupe de pairs ...), le manque d'estime de soi ou le mépris (besoin de reconnaissance), le besoin de réalisation. Certains conflits intra personnels sont liés à la violence. Les problèmes familiaux engendrent aussi des crises. La famille n'étant qu'un microcosme social, à travers ces conflits familiaux, Baldwin met en exergue la situation générale de l'Amérique marquée par des conflits internes. Cette situation crée le stress et le traumatisme.

Mots-clés : conflit social, conflits intra personnels, violence, stress, traumatisme.

Perverse effects of racism in the United States in James Baldwin's Go Tell it on the Mountain(1953) and Going to Meet the Man(1965): Social Conflicts and Identity Trauma.

Abstract : This study aims to expose the difficulties of integrating blacks into American society. Remember that the issue of racism has been the subject of several studies. For example, in his thesis entitled "The place and use of Africa in the identity process of Black Americans: interpretive discourse and cultural negotiation" (2002), Konaté Kangbai makes a comparative study of black immigrants and African-Americans . To move forward, in his book The Force of Prejudice. Essay on racism and its doubles (1988), Pierre-André Taguieff analyzes the various "racial" and

"racist" theories and their opposite "doubles", that is to say anti-racist ideologies. The works cited above do not accurately relate the miserable lives of blacks. It is this shortcoming that we fill through this study. In the context of this work, we opted for sociocriticism. It connects the textual structure and the social realities according to society. Through this work we intend to stimulate reflection around the theme of racism so that the situation of black people changes. Remember that social conflict is linked to the lack of unsatisfied need. Whether real or imagined, this feeling of lack is caused by physiological dissatisfaction such as hunger, insecurity or the feeling of insecurity, emotional problems (case of John Grimes in Go Tell It on the Mountain), non-integration or rejection (socialization problems and difficulties integrating into the family, the black community, the Church, the peer group ...), lack of self-esteem or contempt (need for recognition), the need for achievement. Some intrapersonal conflicts are related to violence. Family problems also cause crises. The family being only a social microcosm, through these family conflicts, Baldwin highlights the general situation of America marked by internal conflicts. This situation creates stress and trauma.

Keywords : social conflict, intrapersonal conflicts, violence, stress, trauma.

Introduction

Un conflit social oppose au moins deux individus, des groupes, des communautés ou même des États. Dans les œuvres de Baldwin, le conflit social a deux types de causes : les facteurs relationnels et les causes institutionnelles. Ici, nous nous intéresserons aux premiers facteurs cités (les facteurs relationnels). Par causes relationnelles, il faut entendre l'ensemble des facteurs intra personnels qui sont responsables du conflit social. Il s'agit des différences qui existent entre les individus comme les différences liées à la classe sociale, à l'éducation, à l'Église et aux institutions étatiques etc. Nous pensons précisément à la pauvreté, l'injustice, ou encore la couleur de la peau, par exemple. Ces différences peuvent affecter négativement les relations entre les individus et provoquer des conflits. Mais en fait comment se manifestent ces conflits et traumatisme aux Etats-Unis? Nous entendons exposer le drame que vivent les Noirs afin qu'une solution idoine soit trouvée à la question du racisme. En réalité, la situation des Noirs est pathétique. Ils sont déshumanisés. Dans une étude sociocritique nous nous intéressons d'abord à la façon dont le choc des personnalités génère des conflits avant d'aborder la question du traumatisme identitaire.

1. Conflits sociaux

« The man Child », décrit comment les mauvais traits de caractère comme la paresse, la convoitise et la jalousie peuvent conduire à des conflits sanglants entre individus. Dans cette Nouvelle, Jamie se distingue par sa paresse notoire qui l'appauvrit et entraîne sa séparation d'avec sa femme :

> Jamie had been forced to sell his farm and it was Eric's father who had bought it. Jamie had a brown and yellow dog. This dog was almost always with him: wherever Eric thought of Jamie he thought also of the dog (...). Jamie and his dog walked the country roads together, Jamie walking slowly in the way of country people, seeming to see nothing, head slightly bent, feet striking surely and heavily on the earth, never stumbling. He walked a though he were going to walk to the other end of the world and knew it was a long way but knew that he would be there by the morning. Sometimes he talked to his dog (...). More often he was silent. He had been married once, but his wife had run away. Now he lived alone in a wooden house and Eric's mother kept his clothes clean and Jamie always ate at Eric's house. (798)

Ce passage traite du portrait moral de Jamie. Des expressions qui traduisent la misère décrivent ce personnage. Il est si pauvre qu'il est incapable de subvenir aux besoins de sa famille. Il est alors nourri par son ami, le père d'Eric. Sa paresse est perceptible à travers sa démarche lente et nonchalante. Dans ce sens, il est comparé à un animal. En effet, certains comportements humains sont prêtés à son chien de compagnie qui a la capacité de marcher et de converser avec lui comme le ferait un ami proche. Le narrateur tourne en dérision son comportement antisocial qui l'empêche de nouer des amitiés durables avec son prochain. Il fait alors figure d'aliéné.

Souvent seul, il est mécontent, frustré, amer et malheureux. Il est en proie à un conflit intérieur qui le rend de mauvaise humeur. Au fond de lui, il développe la jalousie envers son ami Eric qui est matériellement bien plus aisé que lui au point de lui offrir son aide. Sa jalousie transparaît nettement à travers ces propos : « You really got it all fixed up, you did. You got it all- the wife, the kid, the house and the land. » (803) Ces paroles traduisent la frustration qu'il ressent en voyant tout ce que possède son ami. Le ton qu'il utilise est menaçant et dissimule sa jalousie. Il est plein d'amertume à l'idée de vivre sans femme, sans enfant, sans maison décente, ni terre cultivable. L'expression : « You got it all » est une hyperbole qui montre le caractère absurde, le manque d'objectivité de ce personnage dans son jugement. Pour lui, Son ami est à l'abri des difficultés à cause de sa condition sociale.

Il est prêt à tout pour déposséder le père d'Eric de ses biens. Il est à l'affût de la moindre occasion pour mettre ses sombres projets à exécution. Cette occasion finit par se présenter lorsque, au cours d'un repas, son ami lui donne une simple tape amicale. Plus tard, un conflit violent éclate entre les deux amis et il tue le père d'Eric :

> And, suddenly, he laughed and Eric sat up as his father slapped Jamie on the knee. At the touch, Jamie leaped up, shouting, spilling his drink and overturning his chair, and the dog beside Eric awoke and began to bark. For a moment, before Eric's unbelieving eyes, there was nothing in the yard but noise. (807)

Ce qui intrigue ici c'est la réaction violente de Jamie à la tape de celui qui a toujours été son ami. Pour faire ressortir le caractère brutal et bestial de cette réaction, le narrateur lui prête des caractéristiques des animaux pour mettre en perspective son attitude anormale. Tel un chien enragé, il bondit, renverse sa nourriture et attaque son ami. Sa réaction disproportionnée prend sa source dans la jalousie, l'amertume et la haine. D'ailleurs, l'auteur précise qu'après avoir tué le père, il tue aussi le fils, Eric, l'héritier légitime, afin de s'emparer des biens de son ami. Il est donc clair que la crise entre les deux amis est née de la différence sociale.

Dans ses œuvres, Baldwin dépeint souvent la misère dans laquelle vivent de nombreux noirs dans les ghettos. Dans *Go Tell It On the Mountain,* la famille Grimes, composée de cinq personnes, vit dans des conditions sordides dans une habitation précaire parce qu'ils sont victimes d'un système politique et économique raciste :

> The room was narrow and dirty; nothing could alter its dimensions, no labor could ever make it clean. Dirt was in the walls and the floorboards, and triumphed beneath the sink where crocroaches spawned; was in the fine ridges of the pots and pans, scoured daily, burnt black on the bottom, hanging above the stove; was in the wall against which they hung, and revealed itself where the paint had cracked and leaned outward in stiff squares and fragments, the paper-thin underside webbed with blacks. Dirt was in every corner, angle, crevice of the monstrous stove, and lived behind it in delirious communion with the corrupted wall. (14-15)

Ce qui retient l'attention dans ce passage, ce sont les expressions relatives à l'insalubrité qui est si omniprésente dans la demeure qu'elle est personnifiée. Le narrateur indique qu'elle a la capacité de se battre avec les hommes et de triompher de ce combat. Ce détail montre qu'elle fait corps avec l'espace et ses habitants. La maison des Grimes devient ainsi le symbole du complexe d'infériorité que ses habitants ont développé vis-à-vis des Blancs. L'insalubrité symbolise aussi le complexe de supériorité des Blancs qui pensent que la couleur blanche est signe de pureté et d'intelligence contrairement à la couleur noire qui représente la laideur physique et morale et qui, par conséquent, fait du Noir un être inférieur.

De même, les Grimes éprouvent des difficultés à se nourrir convenablement. Pour l'anniversaire de John, la famille se contente de servir, au déjeuner, de la bouillie de maïs :

> He and Roy watched each other. Then his plate was put before him: hominy grits and a scrap of bacon. He wanted to cry, like a child. ''But, Mama, it's my birthday! (...). ''I been hungry plenty of times,'' Roy said, proud to be able to score this point against his mother. ''wasn't his fault, then. Wasn't because he wasn't trying to feed you. That man shovelled snow in zero weather when he ought to have been in bed just to put food in your belly'' ''wasn't just my belly," said Roy indignantly. "He

> got a belly, too. I know it's a shame the way that man eats. I sure ain't asked him to shovel no snow for me. (16).

Cet extrait relate l'ambiance qui règne au sein de la maison des Grimes. Les jours de fête, il y a généralement beaucoup de nourriture. Mais, le jour de l'anniversaire de John, il est surpris de ne voir que de la bouillie de maïs. L'exclamation « But. Mama, it's my birthday! » marque toute sa surprise et son étonnement. Il finit par comprendre qu'il doit se contenter de manger ce qui lui est servi parce que la famille ne peut lui offrir un gâteau. Le substantif « scrap » (restes) renforce l'idée de la rareté et l'insuffisance de la nourriture servie à table. Chez les Grimes, on mange des restes de nourriture parce qu'on n'a pas les moyens de s'en offrir un jour de fête.

La faim est pour cette famille une réalité quotidienne comme l'affirme Roy : « I been hungry plenty of times. » (16) L'adverbe de quantité « plenty » insiste sur le grand dénuement de la famille. Roy rappelle que bien souvent, en raison de l'extrême pauvreté de la famille, elle est privée de nourriture et ne mange pas à sa faim. Gabriel, le chef de famille, travaille de longues heures et parfois même sous la neige pour un salaire de misère. L'expression « zero weather » amplifie le fait qu'il travaille dans des conditions pénibles.

À l'instar de nombreux Africains-Américains vivant dans les ghettos, Gabriel est victime d'un système économique qui l'exploite et réduit sa famille à l'insécurité et à la précarité. Le ghetto accentue l'impact du racisme sur la situation précaire parce qu'il fait corps avec la masse de personnes économiquement faibles.

La société américaine est structurée sur la base d'une économie de type capitaliste. Elle compte une minorité de bourgeois détenteurs de gros moyens de production et une grande masse de prolétaires composée pour la plupart d'Africains- Américains vivant dans les ghettos, dans des conditions sordides. Le système politique raciste mis en place par les Blancs depuis l'esclavage contraint les Africains-Américains à vivre dans une grande misère. Il favorise l'accès des Blancs et de leur famille à l'éducation et à de nombreuses autres opportunités d'emploi tout en réduisant la masse des personnes économiquement faibles à l'analphabétisme, au chômage et au sous- emploi.

Cette situation frustre Roy. Le narrateur affirme : « He [Gabriel] could imagine the sensation caused when Roy staggered into the house, blinded by his blood; but just the same, he wasn't dead, he wasn't changed, he would be in the streets again the moment he was better (...). » (99) Ce passage fait suite au récit d'une bagarre qui l'a opposé à des enfants Blancs. Cette bataille est si violente qu'il rentre à la maison en titubant et les yeux recouverts de sang. Les actions décrites sont sans référence temporelle. On n'a aucune information concernant le jour, l'heure où ces actions se sont produites. Ce procédé d'écriture montre que

Roy est un personnage belliqueux qui a l'habitude de se battre avec les enfants Blancs. Il a une réputation de bagarreur.

En fait, cet enfant manifeste une rage en adoptant une attitude belliqueuse et provocatrice vis-à-vis des jeunes Blancs de son âge. Il se bagarre avec eux en dépit du risque qu'il court de se faire tuer ou blesser. Ces combats lui servent d'exutoire au malaise social qu'il ressent. Baldwin montre que le conflit social entre riches et pauvres peut être tragique.

S'il est vrai que l'insécurité économique engendre hostilité et conflits, il faut reconnaitre qu'elle génère également chez les personnes économiquement faibles beaucoup plus d'agressivité. Ce mécontentement se traduit souvent par des mouvements de protestations, des attaques violentes dirigées contre les gens plus nantis. Cependant, les conflits sociaux ne sont pas toujours liés à l'environnement économique. Ils relèvent parfois du manque d'éducation, d'idéologie des personnes concernées.

Dans les œuvres de Baldwin, il est souvent question de conflits entre l'élite dirigeante blanche et la minorité raciale noire. Des institutions étatiques telle l'armée, l'école ou la justice sont décrites comme les bras séculiers du pouvoir politique. Elles sont chargées de tenir les Africains-Américains dans les frontières artificielles fixées par le pouvoir blanc.

Dans « Going to Meet the Man », Baldwin évoque le sentiment de révolte qu'inspirent les attitudes discriminatoires de l'institution judiciaire. Excédés par la passivité dont fait preuve la Justice face aux discriminations dont ils sont victimes, un groupe d'Africains-Américains projettent de manifester devant le Palais de Justice : « They [the blacks] could be coming from anywhere, from out of state most likely, and they would be at the courthouse tomorrow. The niggers were getting ready. Well, they would be ready too. » (129)

Ce passage décrit l'itinéraire suivie par les participants à la marche de protestation jusqu'à leur point de ralliement, le Palais du Justice qui est tout un symbole. Le mouvement de protestation devant une cour de Justice a pour but d'exiger qu'elle rende la justice de façon impartiale. Cet attroupement attire l'attention de l'opinion publique sur les dérives de cette institution, ses manquements à sa mission de veiller au respect des droits de tous les citoyens américains. Les Blancs n'ont donc pas intérêt à ce que cette manifestation ait lieu. La police a pour mission de faire échec à la tenue de cette rencontre. C'est donc à Jesse, l'adjoint du Sheriff, que revient la lourde charge d'empêcher la tenue de ce rassemblement, et cela le perturbe. La veille il n'arrive pas à trouver le sommeil à cause de ses inquiétudes et de ses craintes face au mouvement à venir. Baldwin décrit des Africains-Américains très engagés dans la lutte pour la reconnaissance de leurs droits. Certains n'hésitent pas à faire usage de violence pour contraindre les Blancs à céder à leurs revendications :

> Explosions rocked the night of their tranquil town. Each time each man wondered silently if perhaps this time the dynamite had not fallen into the wrong hands. They thought that they knew where all the guns were; but they could not possibly know every more that was made in that secret place where the darkies lived (...). They rarely mentioned it, but they knew that some of the niggers had guns (...). If the niggers had all lived in one place that could have kept the fire on one place. But the way this town was laid on, the fire could hardly be controlled (...) So now there was a real fear among them [white people] that somebody might go crazy and light the match. (130)

L'on constate ici que le climat social est très tendu. La métaphore du feu est utilisée pour décrire l'embrasement causé par l'affrontement armé entre Africains-Américains et Blancs. Les parties en conflits sont déterminées à atteindre leurs objectifs. D'un côté, les Africains-Américains armés de fusils et de dynamites les font exploser la nuit venue, et de l'autre côté, les Blancs qui ne sont pas prêts à céder aux mouvements de revendication et de protestation. La situation semble échapper totalement au contrôle des Blancs. Eprouvant de plus en plus de difficultés à circonscrire les explosions et à appréhender leurs auteurs, la communauté blanche est gagnée par la psychose.

La Justice et l'armée ne sont pas les seules institutions à être incriminées. Baldwin pense que l'institution religieuse a aussi sa part de responsabilité. Dans *Go Tell It on the Mountain*, il place l'institution religieuse au cœur de la vie sociale et de la problématique du conflit. Dans ce sens, elle apparaît comme la plus importante : toutes les autres subissent son influence. Les actions et les relations sociales sont analysées au regard des valeurs chrétiennes. C'est donc le contexte religieux qui donne un sens aux actions des hommes. Elle influence et réglemente les actions et les relations des personnages au sein de la famille et de la communauté si bien que pour comprendre les décisions, les choix, les attitudes des personnages, l'on n'a pas d'autre choix que de les analyser sous l'angle du contexte religieux. « The Temple of the Fire Baptized », l'Église noire de la localité où vit la famille Grimes, joue un rôle important. Ce lieu est décrit à travers le regard, les pensées et les sensations des personnages qui le fréquentent. Presque tous les personnages se rencontrent et évoluent dans cet espace. Par des flashbacks, Baldwin inclut dans le récit de très courts extraits qui renvoient au domicile familial des Grimes, à la cabane de Esther et à New York. C'est au « The Temple of the Fire Baptized » que le conflit entre John et Gabriel atteint son point culminant et connaît son dénouement. Ce dernier est dévoré par la colère, la haine et le ressentiment pour son fils. Ces sentiments sont visibles dans l'expression du visage de Gabriel : « His father's face, always awful, became more awful now; his father's daily anger was transformed into prophetic wrath. » (132) On note une gradation dans le changement brusque de l'expression de son visage. Cette gradation traduit le caractère persistant de sa colère et produit

un effet comique qui la tourne en dérision car on glisse vers l'absurde en attribuant à une colère noire une fonction prophétique. L'auteur dénonce le fait qu'un prophète de Dieu éprouve du ressentiment envers son fils. Il explique les raisons de cette rancœur :

> The bed that Paul described was holy, and it was to him the kingdom has been promised. (...). But how could there not been a difference between the son of a weak, proud woman and some careless boy, and the son that God had promised him, would carry down the joyful lines of his father's name, and who would work until the day of the second coming to bring about His Father's Kingdom? (114)

Ce passage est un extrait d'un monologue au cours duquel Gabriel est furieux parce que John, son fils adoptif, a une vie rangée contrairement à Roy, son fils légitime. Selon lui, étant donné que dans la Bible, Paul décrit le lit conjugal comme sacré aux yeux de Dieu, il est normal que les enfants qu'il a conçus d'un mariage deviennent eux- aussi des saints. C'est pour cette raison qu'il s'interroge sur les raisons du refus de ses deux fils de perpétuer sa lignée de saints. L'Église n'aide donc pas ce pasteur à sortir de la dynamique de conflit dans laquelle il est enlisé. Il se sert de l'autorité que l'institution religieuse lui confère pour faire entrave à la conversion de John. Il menace de battre son fils lorsque sa conversion est sur le point de se produire devant l'autel.

L'institution religieuse est de nouveau au centre du conflit lorsque des altercations surviennent entre Gabriel et un leader religieux au sujet de Déborah. Les lignes suivantes en témoignent :

> But, near the end of the dinner (...)one of the elders(...) laughed and said, referring to Deborah, that there was a holy woman, all right! She had been choked so early on white men's milk and it remained so sour in her belly, that she would never be able now, to find a nigger who would let her taste his richer, sweeter substance. Everyone at the table roared, but Gabriel felt his blood turn cold that God's ministers should be guilty of such abominable levity (...) ''Now, you ain't going to get mad'' asked Elder Peters kindly- yet there remained, to Gabriel's fixed attention, something mocking in his face and voice ''You ain't going to spoil our little dinner?''. ''I don't think it's right,'' said Gabriel, ''to talk evil about nobody. The word tell me it ain't right to hold nobody up to scorn.'' ''Now, you just remember'' Elder Peters said, as kindly as before, ''you're talking to your elders.'' ''Then it seems to me,'' he said, astonished at his boldness, ''that if I got to look to you for an example, you ought to be an example. (134)

Gabriel ne supporte pas la remarque faite à Deborah de la part d'un Ancien de l'Eglise parce que le rôle du pasteur est de consoler, soutenir et soulager le fidèle qui est en difficulté. Dans ce sens, on peut dire que l'Église a du mal à faire régner l'harmonie, l'entente et l'union entre ses membres. Baldwin décrit l'institution religieuse totalement ébranlée, minée par des querelles, des

conflits qui sapent son autorité spirituelle et morale. Ces différents conflits provoquent un traumatisme identitaire.

2. Traumatisme identitaire

John, le personnage principal de *Go Tell it on the Mountain*, fait face à différentes frustrations : son père, Gabriel, lui impose son point de vue en ce qui concerne son avenir. Ensuite, John veut sortir du ghetto pour avoir une vie meilleure. Mais la communauté Noire et Gabriel ne donnent pas cette possibilité à John de mener ses propres réflexions par rapport à son avenir. Ces Africains-Américains veulent que le jeune homme s'occupe, plus tard, des fidèles de l'église parce qu'ils pensent que c'est Dieu qui punira les Blancs pour leur méchanceté : « God will bring them low » (22). Incapable de mener ouvertement le combat, les Africains-Américains se réfugient derrière l'église. Ils pensent que Dieu viendra à leur secours. La bataille contre l'injustice étant une œuvre de longue haleine, elle doit se mener de génération en génération. Les premières générations d'Africains-Américains ont combattu ce fléau. La bataille doit se poursuivre et se perpétuer. Dans ce contexte, John, est la personne capable de continuer cette lutte à l'église. Mais, l'enfant méprise cette attitude car il entend se démarquer de son père. Il veut être différent de Gabriel. D'ailleurs, la position de ce dernier ne fait pas de lui un homme enviable : il est pauvre et violent. John, après la découverte de Broadway et ses merveilles, souhaite profiter de cette vie. Il est frustré par le fait que son père et sa communauté veulent lui imposer leur vision de la vie.

Un autre obstacle survient quand John va au Central Parc et se trouve au sommet de la montagne qui est un symbole de suprématie pour Baldwin par rapport à l'ambition de John. L'auteur utilise cette image pour mettre l'accent sur l'envie de domination de John au plan social. On le constate quand, une fois sorti de chez lui, il admire les rues et tout ce qui y est. Il ne veut pas être Pasteur mais il veut être au sommet de la hiérarchie sociale. John pense aux conflits, aux stress qu'il a quotidiennement, avec sa famille, l'école, Harlem, New York. Du sommet, lorsqu'il regarde les Blancs passer, sur la 5ème Avenue, il se dit qu'ils vont le respecter un jour quand il va atteindre son objectif. Son but, en effet, est de sortir du ghetto où sa communauté est cantonnée. Il ne s'agit donc pas pour lui de mener la bataille au plan spirituel mais plutôt utiliser l'arme des Blancs, le pouvoir économique, pour les dominer.

De nouveau, John connaît une frustration lorsque Roy est blessé par ses amis. Gabriel blâme John. Selon le père, John doit toujours surveiller son jeune frère. Pour cela, il est constamment battu pour les fautes de Roy. Florence et Elizabeth défendent John parce que Roy est un enfant indiscipliné. Ces différents problèmes tourmentent le jeune homme. Il vit stressé chez lui, à l'Église, dans

la rue. Mais, étant jeune et poli, il ne peut pas réagir. Pourtant, ces maux le rongent. La situation que vit John n'est pas différente de celle de Peter dans « Previous Conditions », une nouvelle de *Going to Meet the Man*.

Cette nouvelle pose le problème de la place de l'Africain-Américain en Amérique. Le narrateur est un pauvre acteur. Il resume sa situation et sa frustration en ces termes : « I'm not tall and I'm not good looking and I can't sing or dance and I'm not white ; so even at the best of times I wasn't in much demand ». (816) L'histoire relate une série d'affronts auxquels il fait face, y compris le fait qu'il ait été expulsé de son appartement parce qu'il est Africain-Américain. Enfant, ses parents lui ont appris à ne jamais accepter l'appelation «nigger». Mais, devenu adulte, cette appellation fait partie de sa vie de tous les jours. Appeler une personne par son nom est une marque de considération. Ainsi, pour humilier les Africains-Américains, les Blancs préfèrent ne pas les appeler ou alors ils utilisent des mots génériques comme « nigger » pour les rabaisser. Il y a, également, une certaine méfiance et une indifférence du milieu urbain à l'égard de l'Africain-Américain : « Anonymous, islanded people surrounded me, behind newspapers, behind make-up, fat, fleshy masks and flat eyes. I watched the empty faces. [but] No one looked at me. » (828) Cela pose le problème de l'invisibilité de l'Africain-Américain en Amérique.

Dès l'entame de l'œuvre, Peter, le narrateur, présente le drame qu'il vit en ces termes : « I woke up shaking, alone in my room. I was clammy cold with sweat, under me the sheet and the mattress were soaked. The sheet was gray and twisted like a rope. I breathed like I had been running.» (815) Ce passage atteste que la nuit a été très mouvementée. En effet, Peter est très mal à l'aise. Il a tellement chaud si bien qu'à force de tourner sur lui-même, le drap s'est enroulé comme une corde. Cette comparaison entre le drap et la corde est la preuve que Peter n'a pratiquement pas dormi. C'est d'ailleurs ce qu'il affirme ici : « I just lay on my back, spread-eagled, looking at the ceiling, listening to the sounds of people getting up in other parts of the house.» (815) À partir de ce passage, il faut retenir que le narrateur a eu une insomnie à cause de la précarité dans laquelle il vit. Cette situation s'explique par son état de pauvreté qui l'emmène à vivre dans une maison exigüe où il n'y a aucune commodité.

Par ailleurs, le fait que Peter ait, à la fois, chaud et froid est une image utilisée par l'auteur pour montrer les relations conflictuelles qui existent dans le pays. La pauvreté déshumanise l'homme. Elle l'emmène à accepter parfois l'inacceptable. Ainsi, la manière dont les autres nous regardent peut nous faire douter de notre personnalité en tant qu'Homme. C'est ce doute, ce dilemme qui crée la psychose chez Peter. Il se sent abandonné dans une Amérique où l'Africain-Américain n'est pas le bienvenu, d'où son cri de cœur:

> Goddamit to hell, I'm sick of it. Can't I get a place without dragging it through the courts? I'm Goddamn tired of battling…I've been fighting so Goddamn long I'm not a person any more….If this goes on so much longer,…I'll blow my top, I'll break somebody's head. I'm not worried about that miserable little room. I'm worried about what's happening to me, to me, inside. (824).

Ce que vivent Peter et des Africains-Américains, c'est le malaise, le sentiment de mépris, le désarroi. Une telle situation conduit inéluctablement à la dépression.

Le sentiment d'oppression raciale que subi l'Africain-Américain a un effet dévastateur sur sa personnalité psycho-sociale. Cela est dû au traitement discriminatoire de la part des Blancs et de l'État, renforcé par la pauvreté et l'impuissance économique qui engendre maints problèmes comme la dislocation familiale, la criminalité et l'invisibilité sociale. En effet, beaucoup d'études prouvent que la pauvreté et les problèmes qui lui sont associés, tels que le chômage, le sous-emploi, les emplois mal rémunérés, le manque d'instruction ainsi que les logements inhabitables ont des répercussions désastreuses sur la santé mentale des individus concernés.

Parmi les conséquences les plus répandues, en dehors de la schizophrénie, on note le niveau élevé d'anxiété, de stress et de maladies causées par le stress comme l'hypertension artérielle, les maladies coronariennes et les troubles neurologiques. On note, en outre, les risques plus élevés de dépressions nerveuses et de suicides à cause de la détresse, du désespoir, de la peur et de la méfiance. En plus, on remarque la perte de l'estime de soi, la violence et le taux élevé de toxicomanie. Tous ces facteurs ont, à leur tour, des répercussions sur l'union de la famille. C'est donc avec raison que le narrateur intradiégétique de « This Morning, This Evening », est perturbé à la veille de son retour en Amérique. Cette psychose est due au fait qu'il est installé depuis douze ans à Paris avec sa femme suédoise et son fils Paul. Ce dernier ne connaît pas les réalités américaines. Il est né à Paris et y a vécu depuis sa naissance jusqu'à l'âge de 12 ans. Son père retourne une seule fois en Amérique pour les funérailles de sa maman, constate que la situation difficile des Africains-Américains n'a pas changée. Le narrateur le signifie à travers ce fragment :

> I stayed in America for three months. When I came back, Hariet thought that the change in me was due to my grief- I was very silent, very thin. But it had not been my mother's death which accounted me for the change. I had known that my mother was going to die.[but] I had not known that America would be like for me after nearly four years away. (877)

Le père de Paul est bouleversé par ce qu'il a vu après des années d'absence. Aucune politique sociale n'a été mise en place pour améliorer le cadre de vie des Africains-Américains. Ils vivent dans des maisons délabrées et sans

commodité. Il craint donc du comportement que son fils pourrait adopter une fois en contact avec les autres enfants de son âge. Il a aussi des appréhensions par rapport à l'union de sa famille, la misère accentuant le taux de célibataire. Ainsi, dans cette nouvelle, le narrateur est stressé et très confus. La marginalité économique et l'isolement social jouent un rôle incontestable dans la constitution ou la dislocation des familles. Il est facile de remarquer, cependant, que la transformation de la structure des familles ne touche pas la population américaine de la même manière. L'éclatement du noyau familial est plus grand chez les minorités que dans les ménages blancs.

Par ailleurs, ne pouvant exprimer leur puissance dans une société oppressive et injuste, de nombreux Africains-Américains se consolent non dans la stabilité de leurs relations amoureuses mais dans le nombre de leurs conquêtes. Il en résulte un nombre élevé de naissances illégitimes. De nombreuses jeunes filles ont eu au moins un enfant avant de se marier. Cette situation n'a pas échappé à Baldwin. En effet, dans *Go Tell it on the Mountain,* il illustre des naissances hors mariage. Elisabeth a fait son premier fils, John, hors mariage. Son nouveau mari, Gabriel, avait promis s'occuper de l'enfant mais ce n'est pas le cas. Il a de la haine pour lui. Dans la même veine, Ester, la mère de Royal, l'a enfanté en dehors du cadre familial. N'ayant pas évolué dans un environnement familial, l'enfant est abandonné et est finalement égorgé. Ces enfants symbolisent cette masse de jeunes noirs, victimes du système raciste Américain. Rappelons qu'Elisabeth et Ester ne travaillent pas. Ce n'est pas parce qu'elles sont paresseuses. Mais, elles sont victimes du système raciste américain. Affaiblies par la pauvreté, elles deviennent des proies faciles pour les hommes qui, eux même, n'ont pas de situation stable.

Les Africains-Américains souffrent de problèmes économiques, de difficultés d'hébergement et de la nécessité de prendre un pensionnaire ou de cohabiter avec une autre famille. Cette surpopulation engendre la promiscuité qui est un puissant facteur de stress et souvent d'agressivité. Elle contribue aussi au nombre très élevé de naissances illégitimes ainsi que la transmission de maladies sexuellement transmissibles. L'enfant né dans une famille noire, pauvre et désunie, va être alors l'objet d'une grande instabilité. Il se voit obligé de résider chez une grand-mère ou une tante, le plus souvent. Avoir un père et recevoir de lui une bonne éducation est, pour l'enfant noir du ghetto, une chance exceptionnelle. Il acquiert très tôt une expérience pratique qui inclut la violence, le vol et la drogue.

Par conséquent, la délinquance juvénile noire est très développée. La criminalité élevée dans les ghettos finit par devenir le lot quotidien des désespérés. Le jeune habitant du ghetto hésite entre une attitude positive conforme aux normes sociales et une attitude négative lui permettant d'affirmer sa personnalité. Le vol est, généralement, justifié par le manque de moyens

économiques mais il peut être aussi un acte d'agression exprimant la rancœur envers une société injuste. Le désespoir, l'évasion, l'invisibilité et le déchirement sont les vecteurs qui suscitent la haine longtemps refoulée par les Africains-Américains et qui explosent constamment à travers des émeutes. Ces mouvements de protestation déséquilibrent la société. Dans *Going to Meet the Man,* Jesse est stressé face à la résistance des Africains-Américains et le souvenir des crimes de son père.

Jesse, le shérif de la ville, et sa femme, Grace, sont au lit. C'est un couple Blanc qui vit dans une petite ville du Sud. Jesse cherche à avoir des relations sexuelles avec sa femme mais ne semble pas capable de le faire. Cette incapacité à faire l'amour est due aux pensées racistes qui le tourmentent. Il a la lourde responsabilité de faire face à la rébellion des Africains-Américains. Ils ont occupé les rues et le chérif a pour rôle de maintenir l'ordre public. Cette tâche n'est pas aisée pour le chérif et ses hommes qui ont dû user de force physique pour faire leur travail. Jesse a longtemps torturé le leader des Africains-Américains qui est tombé dans le coma. Jesse se souvient alors que son père l'a emmené voir un homme noir torturé lorsqu'il était encore enfant. L'auteur décrit la victime avant qu'elle ne soit brutalement défigurée :

> He saw the forehead, flat and high, with a kind of arrow of hair in the center, like he had, like his father had; they called it a widow's peak; and the mangled eye brows, the wide nose, the closed eyes, and the glinting eye lashes and the hanging lips, all streaming with blood and sweat. (903)

Le souvenir de cette horrible scène le ronge. Il ne peut ni dormir ni faire l'amour avec sa femme. Il est donc hanté par ces actes racistes. C'est dire que dans un pays raciste, l'oppresseur et l'opprimé souffrent, même si la souffrance du dernier est supérieure. Les Africains-Américains souffrent psychologiquement parce qu'ils se sentent trahis. Ils ont participé au développement économique, social et culturel du pays. Cependant, ils sont exclus des fruits de leurs efforts. Le rêve américain est plutôt un cauchemar pour le peuple noir.

Le manque de confiance en soi infligé par l'injustice de la société américaine et les clichés qu'elle porte sur les jeunes noirs poussent ces derniers à vouloir ressembler aux citoyens Blancs. S'ils ne sont pas encore des Américains à part entière, les Africains-Américains ne sont non plus pas des Africains. L'omniprésence de la couleur blanche révèle aux Africains-Américains leur honte et leur impuissance. Ils se sentent rejetés, d'une part, à cause des lynchages qu'ils subissent pendant des décennies et, d'autre part, à cause de leur impuissance économique due au chômage. Ce trouble identitaire, renforcé par l'oppression quotidienne, peut provoquer une schizophrénie. Voulant s'assimiler aux Blancs, les Africains-Américains vivent dans un état de tensions continuelles. Un conflit identitaire les déchire.

La thématique de l'invisibilité de l'Africain-Américain revient de façon récurrente dans la littérature noire. Richard Wright emploie l'image du souterrain dans *The Man Who Lived Underground* (Wright, 1945), comme il emploie l'image de l'ombre dans *The Man Who Killed the Shadow* (Wright, 1969), pour montrer à la fois l'irréalité de l'Africain-Américain, et l'irréalité du monde qui l'entoure. Ralph Ellison fait de cette situation le sujet même de son roman *Invisible Man*, où le narrateur n'est pas nommé. Ce dernier explique que quoi qu'il fasse et qu'il pense, il restera toujours invisible aux yeux des autres et à ses propres yeux. James Baldwin insiste sur l'anonymat en intitulant un recueil d'essais *Nobody Knows my Name*. Dans « This Morning, This Evening » ou encore «Sonny's Blues», nouvelles dans *Going to Meet the Man*, Baldwin utilise des personages anonymes. Tous ces auteurs mettent l'accent sur la négation de l'identité noire américaine. La communauté noire est perçue comme une ville sans population. Une telle cité ne peut donc pas bénéficier d'œuvres socio-économiques. Or, l'intérêt pour lequel cette ville doit être une préoccupation n'existe pas. De cette même manière, selon le Blanc, L'Africain-Américain n'existant pas, il ne peut donc pas être pris en compte au plan économique, social et politique dans la société. Il est tout simplement irréel, voire invisible.

Conclusion

L'étude qui précède a révélé que tous ces conflits évoqués (la paresse, la convoitise, la jalousie, les frustrations ou encore l'irresponsabilité) mettent à mal la cohésion sociale aux États-Unis. Tout cela nourrit une misère sociale chez le Noir. Des quartiers entiers de grandes villes américaines sont devenus des lieux d'exclusion, de relégation où survit une véritable « underclass ». À l'extérieur des ghettos noirs, les classes dominantes estiment que la pauvreté est le résultat de pathologies collectives propres aux pauvres et au sous-prolétariat noir. L'ampleur de la relation d'inégalité, de désavantage relatif et absolu apparaît ainsi de manière particulièrement nette.

L'instabilité économique et la pauvreté ont aussi des répercussions sur la psychologie des Noirs. Un cercle vicieux se crée, la pauvreté nourrit la haine et la rancœur envers la société blanche. Les Noirs perdent alors toute possibilité de chances de participer à la vie économique. Il s'installe alors un traumatisme identitaire.

Références Bibliographiques

BALDWIN, James. 1953, *Go Tell it on the Mountain*, New York: Dell Press.

_. 1965, *Going to Meet the Man*, New York: Dial Press.

BALIBAR, Etienne et WALLENSTEIN, Immanue. 1988. *Race, Nation, Classe : Les Identités Ambigües*, Paris : La Découverte.

BINOCHE, Jacques. 2003 *Histoire des États-Unis*, Paris : Ellipses.

CLARK, Kenneth Bancroft. 1965. *Dark Ghetto,* New York : Harper and Row.

COTTRET, Bernard. 2003. *La Révolution américaine : La quête du bonheur 1763-1787*, Paris : Perrin.

DAVIE, Maurice Rea. 1949. *Negroes in American Society*, New York : Grove Press.

DEBOUZY, Marianne. , 1993. *Harlem 1900-1935, De la métropole noire au ghetto, de la renaissance culturelle à l'exclusion,* Paris : Éditions Autrement.

DELACAMPAGNE, Christian. 2000. *Une Histoire du Racisme*, Paris : Le Livre De Poche.

EHRENBERG, Alain. 2010. *La Société du malaise. Le mental et le social,* Paris : Odile Jacob.

ESSED, Philomena. 1991. *Understanding Everyday Racism: an Interdisciplinary Theory*, Newbury Park: Sage Publications.

FABRE, Michelle. 1967. *Les Noirs Américains*, Paris : Librairie Armand Colin.

FERRO, Marc. 1968. *La Grande Guerre : 1914-1918*, Paris : Gallimard.

FOHLEN, Claude. 1975. *Les Noirs aux États-Unis*, Paris : Presses universitaires de France.

FRANKLIN, John Hope. 1984. *De l'esclavage à la Liberté. Histoire des Afro-Américains*, Paris : Éditions Caribéennes.

FREDRICKSON, George. 2003. *Le Racisme. Une histoire*, Paris : Liana Levi.

GUTMAN, Herbert. 1977. *The Black Family in Slavery and Freedom 1750-1925,* New York : Vintage Books.

HAGHIGHAT, Chapour. 1994. *L'Amérique Urbaine et Exclusion Sociale*, Paris : Presse Universitaires de France,

HOCHSCHILD, Jennifer. 1995. *Facing Up to the American Dream: Race, Class, and the Soul of the Nation,* Princeton: Princeton University Press.

HUTCHINSON, George. 1995. *Harlem Renaissance in Black and White*, Cambridge : Harvard University Press.

KENNETH, Clark. 1966. *Dark Ghetto,* Paris : Laffont.

KOLCHIN, Peter. 1987. *Unfree labor: American Slavery and Russian Serfdom,* Cambridge: The Belknap Press of Harvard University Press.

MARTIN, William. 1996. *With God on Our Side: The Rise of the Religious Right in America*, New York: Broadway Books.

MASSEY, Douglas and NANCY, Denton. 1993. *American Apartheid : Segregation and the Making of the Underclass,* Cambridge : Harvard University Press,

MEAD, Lawrence. 1992. *The New Politics of Poverty. The Nonworking Poor in America*, New York: Basic Books.

N'GEMBO-MOUANDA, Victor. 1987. *Le Racisme, la honte d'une société qui se dit civilisée*, Paris : Éditions le Manuscrit.

PATTERSON, Orlando. 1982. *Slavery as Social Death*, Cambridge : Harvard University Press.

PORTÈS, Jacques et MELANDRI, Pierre. 1991. *Histoire intérieure des États-Unis au 20ème siècle*, Paris : Masson.

ROSE, Arthur and Herbert Hill Éditors. 1967. *Employment, Race and Poverty*, New York : Harcourt, Brace and World.

SUGRUE, James. 2005. *The Origins of the Urban Crisis : Race and Inequality in Postwar,* Detroit : Princeton University Press.

TAGUIEFF, Pierre-André. 2007. *La Force du prejugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris : La Découverte.

ZINN, Howard. 2005. *A People's History of the United States*, New York : Harper Collins.